

Enfance

Elle me faisait penser à une surveillante de dortoir le soir quand elle venait m'embrasser. Ses lèvres froides me répugnaient et pourtant, je devais subir ce stupide rituel, soumise et impuissante ; mais au fond de moi j'étais comme un fauve qui piétinait avant de bondir sur sa proie.

"Qu'est ce qui serait bien pour ce soir ? ma robe noire pailletée ou ma robe rouge ?" Je regardais ma sœur sans lui répondre. D'ailleurs elle n'attendait pas de réponse celle-là, toujours la même, elle passait son temps devant sa glace.

Elle vérifiait avec soin, trop de soin son visage qui me faisait honte du mien. Chaque commentaire sur ses jolis yeux, son beau sourire ou son corps, me reflétait la disgrâce de mon être.

J'en rageais chaque fois, mais je me forçais à sourire.

Je me forçais si bien que je finissais par avoir des idées pour répondre de la façon la mieux placée, comme aurait fait une bonne sœur.

J'en pris l'habitude si bien qu'à la fin mon hypocrisie devint naturelle, les paroles dans ces circonstances avaient fini par me venir sans effort.

Et tous croyaient que j'étais une bonne fille.

En revanche, moi je savais que la meilleure façon de les avoir était de ne pas leur faire connaître mes véritables sentiments. Je tirais un plaisir presque malsain à les entendre me dire que j'étais une gentille fille, alors que s'ils avaient su ce que je pensais réellement, ils m'auraient regardé tous encore plus bêtement.

Ces stupides personnes ne savaient réagir que devant un fait prévu, établi selon des règles déjà toutes faites depuis toujours, mais devant l'imprévu, elles étaient aussi ridicules que les pigeons qui me regardent d'en haut avec leur yeux ronds et surpris, chaque fois que je sors la tête de la fenêtre de ma chambre.

En imaginant le genre de pigeon qu'aurait fait ma sœur, puis ma mère, je riaais jusqu'à me renverser sur mon lit, jusqu'aux larmes, jusqu'au hoquet.

Cependant, je continuais à être docile et aimable répondant comme il le fallait à chacun et me moquant de tous.

¹ Nous remercions Faiza Beekat pour ce texte inédit.

Ma mère, qui me surprenait souvent dans cette euphorie se demandait si je n'étais pas devenue folle, et moi qui avais épuisé toutes les excuses, je finissais par sourire en guise de réponse.

En fin de compte, elle prit l'habitude de me voir rire toute seule, elle ne me posait plus de question et elle me donnait plutôt un ordre pour me faire bouger.

Moi je continuais à exécuter sans discuter en me disant : "je t'obéis mais si tu savais ce que je pense de toi !" et ça me faisait encore plus rire, mais ce rire, cette fois je l'étouffais sachant que la gifle maternelle ne tarderait pas.

Souvent il m'arrivait de vouloir dire aux autres : "vous êtes bêtes comme les pigeons, vous me verrez comme je suis et vous vous étonnerez, ce n'est pourtant rien, et je ris de vous. Vous êtes des bêtises, des détails, des petits points, des grains de poussière et pourtant vous êtes fiers des vous. Mais désormais je sais que vous n'êtes rien !".

Le seul que j'arrivais à considérer était mon cousin, un garçon muet qui me regardait avec des yeux profonds et pleins de gentillesse.

Il était le seul à me voir vraiment comme j'étais, et j'en étais flattée, je me montrais devant lui dans ma véritable nature.

J'étais traversée par la lumière qui venait de cette créature silencieuse et qui se diffusait du plus profond de son âme.

La courtoisie, les bonnes manières sont bien visibles ; elles revêtent une teinte de couverture qui s'écaille presque toujours, qu'est-ce que cela représente à côté de la lumière qui vient de l'intérieur, qui gagne les distances et qui relie les cœurs des êtres vigilants, attentifs et qui s'aiment ?

Je ne voulais pas qu'ils grandisse, alors je continuais à le commander comme un gosse, son regard qui traduisait toujours une intense volonté de me satisfaire me rassurait.

J'avais peur que ce regard s'arrête ; je me demandais souvent, comme ça pour me faire mal, comment je serais quand il s'arrêterait, et là je savais que j'en mourrais .

Nous avions l'habitude de jouer près du seul arbre du jardin, j'étais la princesse, il était mon valet. Alors moi, pour savoir jusqu'où le dévouement de mon valet pouvait aller, je lui faisais exécuter les pires de mes ordres.

Un jour, je lui ordonnai de manger une grenouille. Il hésita un court instant, mais il l'engloutit d'un élan.

Il me regarda ensuite, choqué par son propre geste et dans son regard, je vis un profond dégoût.

L'horreur me prit quand il me tourna le dos pour courir vers la maison en pleurant.

Je courus derrière lui, plus inquiète de ce qu'il pensait de moi que de la réaction de ma famille, même si je savais qu'on serait étonné de voir combien j'avais été méchante.

C'est curieux ce sentiment de courir derrière quelqu'un pour le consoler !

Mais en voyant qu'il était parti dans les bras de ma tante au goût de vase, je suis allée m'allonger sur mon lit pour réfléchir à la manière de le reconquérir.

Je décidai de rester toute la journée au lit le lendemain, et comme j'avais besoin d'une astuce pour le faire, je prétendis être malade. Le coup de la fièvre était facile, j'avalai un verre entier d'eau savonneuse ; ça marche ce truc de pensionnaire, pas si lourdes celles-là finalement !

Personne ne pensa à appeler le médecin, de toute façon je ne l'attendais pas cette vieille branche qui vous regarde à travers ses lunettes d'un air idiot, il prenait toujours un long moment avant de répondre d'un air grave comme s'il disait une grande vérité.

En pensant à lui je me fis force pour ne pas rire.

Ma mère et ma sœur le regardaient comme on regarde un gourou dans une secte, des pigeons quoi !

Un soir pendant que je tournais le dos à la porte, je sentis une main sur mon épaule, je me retournai et ...mon cousin était là, le plus grand des miracles ! il s'allongea contre moi.

Nous restâmes comme ça toute la soirée, je baignais dans le bonheur de sa tendresse retrouvée.

Je m'endormis doucement, ses cheveux dans mon visage.

Le cri strident de ma mère nous réveilla en sursaut.

Elle se rua vers le lit et me l'arracha, pour le jeter dans les bras de ma tante au goût de vase qui sortit avec lui rapidement.

Je m'élançais derrière lui pour le retenir, mais ma mère m'arrêta net, elle me hurla son indignation de nous voir ensemble dans le même lit, elle me traita de perverse et elle sortit droite et sèche comme une bigote indignée.

J'entendis le bruit de la porte de ma chambre qui se fermait et en même temps un sanglot me sortit de la poitrine, je sus à ce moment là que je ne le reverrais plus.

Je me rallongeai sur mon lit, je me recroquevillai pour mieux supporter ce coup, ce n'était pas possible, le sort m'était fatal.

J'étais morte depuis ce jour.

C'est la sensation de mon corps qui s'ankylosait qui me fit lever. Je crois que c'est la dernière fois que je pleurai.

Je restai à contempler les plis du draps laissés par nos deux corps, je me disais que la dernière fois que je les avais vus, mon cousin était là, les regarder à nouveau me donnait la sensation qu'il était encore là.

Je regardai par la fenêtre, le jour se levait. Malgré tout, le monde continuait à se réveiller tous les matins, dans toutes les vies.

Cette sérénité m'étonna, alors que mon esprit vacillait encore de cet arrachement, le monde, lui, recommençait à se réveiller comme hier et comme demain.

Dehors, il y avait encore l'arbre devant lequel j'avais joué avec mon cousin, il me dirait peut-être quelque chose. Je retrouverais certainement quelque chose de lui dans sa sève.

L'arbre devint un but au-delà de la vie.

Je sortis donc de ma chambre et allai l'étreindre...

Références

Née le 15 janvier à Alger. A fait des études de droit à l'Université d'Alger. Actuellement avocate au barreau de Blida. Ce sont ses premiers essais en littérature.